The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol —▶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —▶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

LE GRAND FLÉAU DU JOUR



QUÉBEC
Imprimerie de la Compagnie de « L'Événement »
30, rue de la Fabrique

1904


RC506
G73

LE
GRAND FLÉAU
DU
JOUR



QUÉBEC
Imprimerie de la Compagnie de « L'Événement »
30, rue de la Fabrique

1904

LE GRAND FLÉAU

> La grande pourvoyeuse des asiles, des prisons, des bagnes et de l'échafaud lui-même, c'est, par-dessus tout, la boisson, l'intempérance !
> (*Lettre pastorale de Mgr Emard, évêque de Valleyfield*).

Ce grand fléau, qui prend de nos jours les proportions les plus effrayantes, ce n'est ni la peste, ni le choléra, ni la famine ; avons-nous besoin de le nommer ? c'est l'intempérance. Non seulement les gardiens fidèles, et toujours dévoués, de nos âmes se sont alarmés de l'envahissement toujours croissant, de la diffusion du mal ; mais tous les esprits bien pensants, ecclésiastiques ou autres, s'en sont émus.

L'épidémie a envahi le monde et gangrène les masses populaires. Aussi, le grand Gladstone a-t-il pu dire avec raison, parlant de sa patrie : " L'intempérance a causé en notre pays plus de ravages que la guerre, la peste et la famine réunies, ces trois fléaux de l'humanité."

Veut-on savoir combien, chaque année, en Angleterre, par exemple, la boisson fait de victimes ? Le calcul en a été fait d'une façon assez exacte et nous en empruntons les chiffres aux *Etudes Religieuses*, dont l'autorité ne peut être mise en doute.

" En Angleterre, dit cette revue, le gin empoisonne cinquante mille hommes par année."

Si l'on songe que les actuaires les plus qualifiés évaluent à mille dollars la perte d'un seul petit enfant, se fait-on une idée des pertes d'un pays qui voit disparaître tous les ans cinquante mille adultes, très souvent les mieux doués, les plus

en état de rendre service à la société en général et à leur patrie en particulier.

Ces statistiques des *Etudes Religieuses* ne se bornent pas à la seule Angleterre. Ainsi nous y trouvons que l'Allemagne—pays de la bière pourtant—paie un tribut annuel de quarante mille victimes.

La Suisse avoue, dans un rapport officiel, deux mille huit cent quatre-vingt-neuf décès annuels qui ont pour cause l'intempérance, c'est-à-dire *plus d'un décès par cent habitants.*

En France, pays du vin, les pertes s'élèvent pourtant chaque année à quatre ou cinq mille victimes.

Au Canada, nous n'avons pas de données officielles ; mais nous ne craignons pas d'affirmer que si ces chiffres étaient recueillis et connus, nous en serions tous terrifiés.

Cependant il est facile de comprendre que ces chiffres sont encore au-dessous de la réalité. Ici surtout il existera toujours de grandes difficultés à surmonter pour établir un compte exact de la mortalité dont la boisson est souvent la cause *indirecte.* Cette assertion demande explication :—Voici un individu qui n'est pas un ivrogne d'habitude, en ce sens qu'il ne s'enivre pas ; mais il consomme chaque jour une forte dose d'alcool —nous en connaissons qui avouent une trentaine de verres sans qu'il y paraisse.—Cet homme est pris de maladie, disons de pneumonie, et il succombe. Nous affirmons que dans quatre-vingt-quinze cas sur cent, il aurait triomphé de la maladie, si son organisme n'avait pas été affaibli, prédisposé par l'alcool.

Comment devient-on ivrogne.

Nous nous rappelons certain personnage de comédie qui, en pleine mystification, ahuri, s'écriait en se croisant les bras : " Serais-je devenu fou sans le savoir, par hasard?

Parbleu! c'est toujours sans le savoir que l'on devient fou!......

Eh! bien, l'on pourrait dire avec autant de raison que l'ivrogne le devient sans le savoir, sans le vouloir surtout.

Quel est l'homme ayant un cœur dans la poitrine, une cervelle sous le crâne qui répondrait : " Oui, je le veux ! " si on lui présentait le tableau suivant : " Mon ami, vous avez devant vous un brillant avenir, le ciel vous a donné la force, le talent, la fortune ; une femme aimée, digne de tout votre amour, fait l'ornement de votre vie ; de chers chérubins embellissent votre foyer et en font le charme. Vous jouissez de l'estime et de la considération de vos concitoyens ; voulez-vous changer cette position pour une autre toute contraire ? Vous n'avez qu'à vous livrer à la passion de l'ivrognerie. Alors plus de mémoire, plus de volonté, en attendant que votre cœur s'atrophie, ce qui ne tardera guère. Ainsi cette femme que vous aimez tant, vous la battrez, ces petits anges du foyer, qui font votre joie aujourd'hui, vous les maltraiterez, vous les verrez d'un œil sec souffrir de la faim, du froid, de la soif ; ils iront mendier en haillons la subsistance que vous leur devez ; votre fille tombera dans l'abîme du vice, vous la vendrez peut-être. Plus de nom, plus de considération, honni, conspué serez-vous partout et toujours ; vous tomberez dans la fange, dans le ruisseau, jusqu'au jour où vous irez mourir sur un lit d'hôpital, dans un accès de *delirium tremens*. Dites, voulez-vous d'une telle vie, d'une telle fin ? "

Quel est le monstre à face humaine — personnage fantastique que la terre ne saurait engendrer — qui répondrait : " Oui, je le veux !...

Et cependant, n'avons-nous pas vu, ne voyons-nous pas tous les jours cette hypothèse affreuse se réaliser ?

Il n'y a pas de doute que dans un pays comme le nôtre, où nous gelons sept mois de l'année, le danger de l'ivrognerie est plus grand. C'est si réconfortant en hiver, sur la route, par exemple, un bon *hot scotch whisky* !

Notre population est proverbialement hospitalière, elle

aime à visiter, à recevoir, et l'accompagnement obligé de toute visite, de toute réception, c'est le petit coup.

Ceux qui, comme nous, connaissent les usages de nos campagnes, savent que ceux qui ne présentent aucune boisson au jour de l'an, aux noces, le jour d'un baptême, passent pour des pingres, des gens mal élevés.

Dans les villes, nous avons les clubs pour les hommes faits et les *sociétés* de sport pour les jeunes gens. On possède même une nouvelle façon d'attirer le petit coup ; c'est ce que nous appellerons pour l'instant la ridicule coutume, l'espèce de manie de la présentation des adresses et des santés, accompagnée de discours, s'il vous plaît. On voit de ces choses-là sous les plus humbles toits maintenant. Jacques est marié depuis cinq ans, vite on se fond de quelques sous chacun, le premier idiot venu bâcle une espèce d'adresse et l'on est certain de s'assurer en retour une bonne bamboche au whisky, quoique le sujet et la victime de la démonstration *soit toujours pris par surprise*, du moins c'est qu'il prétend et ce qu'annoncent le lendemain nos bons journaux qui en sont rendus à se prêter à de pareils abus, à tant la ligne. Le salaire d'une semaine, de deux semaines a passé ainsi en boisson ; il n'importe, on s'est bien amusé et l'adresse encadrée sera inscrite au temple de mémoire et fera l'orgueil des arrières-neveux.

Sérieusement, n'est-ce pas ainsi que ça se passe dans le monde ? On commence ainsi, et petit à petit, le goût de l'alcool s'infiltre, et l'organisme s'alcoolise.

Bah ! ceci ne porte pas à conséquence ; on saura bien s'arrêter à temps, s'empêcher de boire quand on le voudra.

Mon ami, dirons-nous à ce criminel imprudent, voulez-vous nous dire quand et comment vous vous apercevrez qu'il est temps d'arrêter ? Nous vous défions bien d'établir la ligne de démarcation.

Et c'est ainsi qu'un jour vient, *sans s'en apercevoir*, où il est impossible de s'arrêter de boire.

Ce sera bientôt un alcoolisé complet, incapable de se contrôler, la proie vivante du démon de l'ivrognerie ; car

Shakespeare avait raison quand il a dit : " L'alcool est un démon qui se venge de Dieu en dégradant l'homme formé à son image et en le transformant en un être qui n'aura plus que des mœurs et des passions diaboliques."

Les ravages de l'ivrognerie.

Nous laisserons à une plume plus autorisée que la nôtre le soin de traiter le côté moral et religieux de la question. Le lecteur trouvera, sous ce rapport, tout ce qui est nécessaire dans un opuscule publié à Paris par le R. H. Esmond, S. J., auquel ouvrage nous empruntons quelques citations.

Nous rencontrons tous les jours des personnes qui font un usage immodéré de boissons, qui paraissent dans un bon état de santé et qui vous déclarent elles-mêmes qu'elles ne se sont jamais mieux portées. Cette prétendue bonne santé est un leurre et nous allons le démontrer par la science.

Une sommité médicale, le Dr Lefebvre, de l'académie de Médecine de Paris, s'exprime ainsi sur la nature des alcools :

" Ils contiennent tous un principe toxique, un poison qui, bien que dilué, finira cependant par produire un effet fatal.

" L'alcool n'est pas assimilé par l'homme, comme les autres aliments qui servent à sa nutrition, mais charrié par le sang sans perdre sa personnalité, il se trouve successivement en contact avec tous les organes du corps et exerce sur chacun d'eux une action spéciale. Il lui faut en général de six à trente-deux heures pour disparaître complètement."

Tous les médecins vous diront que l'alcool affecte plus particulièrement les organes de la digestion, de la respiration et les centres nerveux du cerveau. Or voici ce qui arrive à l'estomac. C'est le Dr Bélouine qui parle : " Il devient (l'estomac) le siège d'une irritation, d'une inflammation continuelle. Pour la faire cesser, le buveur renouvelle chaque jour les

mêmes excès....Bientôt l'estomac, sans cesse enflammée par l'alcool, offre ça et là de larges plaques de ramollissement, il devient impropre à la digestion, la dyspepsie apparait, ou un squire, une tumeur qui emporte le malade au milieu d'atroces douleurs."

" Et le Dr Lefebvre, déjà cité, ajoute : " L'alcool produit à la longue et à peu près fatalement l'inflammation chronique de l'estomac. Un des premiers symtômes de cette irritation, c'est ce dérangement du matin auquel on a conservé, par respect pour notre langue, sa dénomination latine : *vomitus matutinus potatorum.*

" L'homme sobre éprouve d'ordinaire à son réveil la sensation de la faim. C'est le cri des organes sains qui réclament leur pitance. Le buveur éprouve une sensation toute contraire : il ressent un poids incommode à l'estomac, une sorte de malaise général et même d'angoisse, après quoi il rejette la preuve sordide de son intempérance.

" Heureux l'homme que ce premier avertissement de la nature fait rougir, et qui, s'armant d'un courage viril, rompt promptement avec une passion naissante.

" S'il continue à boire, les affections de l'estomac s'accentuent et s'aggravent : on constate la gastrite chronique, souvent la gastrite ulcéreuse. L'intestin présente des altérations tout à fait paralèles. Je ne crains pas de me tromper en affirmant que, chez l'homme adulte, la moitié des gastrites et des entérites graves reconnaissent pour cause l'abus des boissons spiritueuses ou des boissons fermentées." *(Revue des questions scientifiques., t. IX, p. 508, 1ère série).*

Voyons, maintenant, l'action délétère de l'alcool sur le foie et le rein.

" L'alcool semble se complaire à porter sur le foie ses coups les plus rapides et les plus meurtriers.

" Cette glande que l'on a définie le balancier de l'horloge humaine, dégénère, tantôt en une masse graisseuse, à peu près comme les oies que l'on gave dans l'obscurité, tantôt en un viscère congestionné, durci, athrophié, incapable de remplir aucune fonction vitale et provoquant la mort par inflam-

mation du foie ou hydropisie, selon le proverbe aussi vrai que pittoresque : qui a vécu dans le vin meurt dans l'eau." (R.-P. MARTIN).

....

" La statistique prouve, dit le Dr Lefebvre, dans la *Revue des questions Scientifiques*, que les deux maladies les plus graves du foie, la dégénérescence graisseuse (stéatose) et la cirrhose ou atrophie de l'organe, deux altérations incompatibles avec la vie quand elles sont arrivées à un certain degré, reconnaissent le plus souvent pour cause l'abus des boissons alcooliques."

....

....

" Les maladies du rein sont fréquentes......Une des plus communes, grave jusqu'à l'incurabilité absolue, la dégénérescence granuleuse, reconnaît les trois quarts ou les quatre cinquièmes des cas l'alcool comme cause productrice.

" C'est une maladie qui court aujourd'hui les rues et dont nous avons tous rencontré les victimes, reconnaissables à leur face bouffie et terreuse et à l'hydropisie qui envahit progressivement tous les organes. Ils rejettent, pour ainsi dire, leur vie avec l'albumine que leurs reins malades laissent échapper avec l'urine."

....

M. le directeur de la *Presse* a publié, dans le mois de décembre 1895, une série d'articles sur les effets de l'alcool.

Voici ce qu'il dit à propos de l'action mortelle de l'alcool sur le foie et le rein :

" A la suite d'une longue pratique (de l'alcool), le foie, qui s'est d'abord élargi, cède à l'action vénéneuse de l'alcool qui, comme tous les poisons, fait du foie ses quartiers généraux. La contraction des membranes s'opère peu à peu, parce que les dépôts de matières étrangères qui s'y sont infiltrées arrêtent la circulation. L'organe diminue de volume, se dessèche, et durci par la boisson se trouve forcé de refuser tout secours.

" On ne s'aperçoit guère de ce travail. Le fait est que le premier symptôme perceptible est l'enflure du ventre. Ce ballonnement ne vient pas de l'expansion du foie, mais de séjour dans la cavité abdominale de matière que le foie ne peut plus recevoir et qui produisent une inflammation, après l'enflure, l'issue est presque toujours fatale.

Le diabète et l'alcool.

" Une des premières périodes de cette maladie du foie provoque quelquefois le diabète, c'est-à-dire un excès de sucre passant par le rein. L'élément sucré entre dans l'organisme par la nutrition en quantités considérables...... "

" Le foie, d'après les dernières théories médicales, est le grand tamiseur de ce sucre qui, une fois désamalgamé, se distribue ensuite facilement. Lorsque le foie est trop démoralisé pour remplir cette fonction, le sucre vient se faire dialyser dans les reins, comme dit l'école, et ce travail les détruit.

La maladie de Bright.

" Le pendant du diabète est la maladie de Bright, affection incurable.

" Tout le sang passe par les reins, pour se faire délivrer des substances salines, qui seraient nuisibles au restant de l'organisme, si elles avaient la permission d'y séjourner. Les reins ont pour mission d'attraper au passage tous ces sels inutiles ou malsains et de les rejeter hors du corps.

" Mais l'alcool y fait là ce qu'il fait dans le foie.

" Lorsqu'il a trop dilaté les nombreux petits vaisseaux qui composent les reins, il a rendu les membranes trop faibles. Elles se laissent traverser non seulement par les liquides salins qu'elles doivent intercepter, mais aussi par l'albumine que le sang doit transporter ailleurs pour former la charpente humaine.

" Or, faire échapper l'albumine par les reins, c'est se donner des saignées à cœur de jour......Si vous voulez apporter de l'eau à la maison dans une écumoire, vous y arriverez certainement à sec. Les reins deviennent le couloir de la vie humaine, force vitale, tout passe par là. Et vu que le tissu des reins n'est pas le même que celui du foie, l'alcool ne reduroit pas quand il l'a aminci.

" Tous les organes dépérissent tranquillement et comme ils ne peuvent se reconstituer, un délabrement général précède une mort certaine."

Passons maintenant à la circulation du sang.

" Le système de la circulation dans l'organisme humain, dit ce journaliste, est assez simple.

" Le cœur l'envoie dans les poumons pour le faire purifier par l'air respiré, puis il l'expédie dans les autres artères, depuis la tête jusqu'aux pieds. A côté, se trouvent les veines opérant en sens contraire, chargées de le ramener au point de départ. C'est-à-dire, qu'après avoir été une pompe refoulante, le cœur devient une pompe aspirante, mais il se fait une singulière opération durant le passage des artères aux veines.

" Nous avons dans notre organisation des milliers de petits vaisseaux qui ont leur source dans l'artère et leur décharge dans la veine. Le sang artériel visite tous ces petits canaux, les nettoie et leur laisse, comme le boucher et le laitier à nos portes, quelques provisions de ravitaillement. Car, du moment que nos organes s'usent au service, atome par atome, fébrille par fébrille, il faut nécessairement couvrir les défalcations. Ce sang ne retourne pas dans l'artère, il continue son chemin vers la veine à laquelle il confie tous les déchets recueillis.

" C'est ce que le cœur rappelle à lui, pour le soumettre de nouveau à la purification des poumons. On voit que malgré tous les cloisonnages et la tuyauterie améliorés des prés, sols et sous-sols, l'agriculture moderne n'a rien trouvé de neuf. Les petits canaux qui nous arrosent le corps à chaque pulsation du cœur, sont un système parfait d'irrigation.

" Mais ces conduits capillaires ont un grand privilège, celui de ne prendre que la proportion voulue de liquide. Pour ne pas se tuméfier, ou même éclater sous la pression des artères, ils peuvent baisser l'écluse, aussitôt leur provision faite. C'est notre état normal.

" Or, le premier effet de l'arrosage alcoolique est de paralyser ces canaux, qui reçoivent bien le sang, mais qui ne peuvent plus se refermer. Ils sont inondés.

" De là la rougeur qu'un verre de vin répand sur le visage. On ne voit que la figure, mais toutes les autres parties du corps : poumons, foie, reins, etc., sont traités de la même manière. C'est alors que la résistance du sang, diminuant, par cet éparpillement, le piston du cœur est forcé de fonctionner plus rapidement. En d'autres termes, c'est un surcroît de travail absolument perdu."

Veut-on la suite ? Nous allons la trouver dans le *Scientific american*, et ce sera en même temps une bonne réponse aux zélés partisans du tonique reconstituant de l'alcool et du fameux et traditionel *night cap !*

" Un médecin anglais, le Dr Richardson, raconte comment, par une simple expérience, il convainquit un homme intelligent des effets funestes de l'alcool sur le fonctionnement régulier du cœur.

" Cet homme lui vantait les avantages de la boisson et avouait que, sans elle, il lui serait impossible de fournir sa tâche quotidienne de travail.

" Le Dr Richardson lui dit :

—" Ayez donc la bonté de compter les pulsations de mon pouls, pendant que je me tiens debout.

" L'autre le fit et il lui demanda combien il en avait compté dans une minute ?

—" Soixante-quatorze, lui dit-il.

—" Très bien. Alors il s'assit et le pria de compter de nouveau.

—" Le pouls est descendu à 70.

—Il s'étendit sur un sofa et le fit compter encore.

—" Seulement 64, c'est étrange !

" Alors il lui dit : Voilà ce qui arrive quand vous reposez la nuit. Vous n'en avez pas conscience, mais votre cœur repose lui aussi, il a 10 pulsations de moins par minute que durant le jour. Multipliez ce nombre par 60, cela vous donnera 600. Multipliez-le par 8 heures, le temps que vous dormez, cela vous donnera une différence de 5,000 pulsations, et comme chaque pulsation du cœur lance six onces de sang dans la circulation, cela fera une épargne de 30,000 onces durant la nuit. Voilà ce qui arrive quand je me couche sans alcool, mon cœur repose durant la nuit.

" Mais vous, en prenant votre grog le soir, non-seulement vous supprimez ce repos, mais de plus, vous imposez à votre cœur quelque 15,000 pulsations de plus. Le résultat est que vous vous levez harassé, incapable de travailler, jusqu'à ce que vous ayez remonté la machine par une nouvelle dose d'alcool. Vous la fatiguez outre mesure, et vous la ruinez."

Mais il y a plus encore, et voilà qu'un autre problème se présente. Ce même journaliste va nous en donner la solution :

" Si vous mettez un morceau graisse dans l'alcool, vous savez que la graisse deviendra liquide. L'alcool se trouvant mêlé au sang dans toute la circulation, charriera donc une grande quantité de matières grasses, qu'il déposera ensuite au hasard dans l'organisme ; soit dans le foie, soit dans le cœur, et alors, vous vous trouverez en présence de la dégénérescence graisseuse qui deviendra bientôt mortelle.

" Tout le monde connaît la forme du cœur. Il renferme six couches de muscles reliés ensemble par des fibres. L'alcool remplace insensiblement ces fibres par de la graisse, c'est-à-dire qu'à mesure qu'elles s'usent, le vide est pris par une matière grasse. Le cœur perd donc peu à peu sa force musculaire, puisque la matière qui exprime sa sensibilité par

des contractions et des expansions plus ou moins vigoureuses, s'y trouvera en moindre quantité, et le vaillant organe cesse ainsi de pouvoir envoyer le sang dans les artères avec l'énergie voulue.

" Arrive le temps où l'impuissance est fatale.

" ... quand le coroner passe, la réponse du jury est invariable : syncope du cœur ! "

Eh ! mon Dieu ! Ceci se passe tous les jours, sous nos yeux, les journaux sont remplis de nouvelles de ce genre. Les morts subites, cette année surtout, se succèdent avec une rapidité effrayante. Que l'on aille au fonds des choses, et l'on constatera que neuf fois sur dix, la victime de cette mort subite était une personne adonnée à la boisson, ou du moins qui en faisait un usage fréquent.

Le Dr Lefebvre, que nous allons citer une dernière fois tout à l'heure, affirme que les laryngites, les bronchites sont très fréquentes chez les buveurs. Les poumons n'y sont pas à l'abri ; l'inflammation aiguë en est la conséquence et surtout cette phtisie spéciale qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de phtisie granuleuse.

L'alcool et le cerveau.

Le cerveau, ce centre de l'intelligence de l'homme, que le Créateur a marqué de son sceau divin, est-il à l'abri des atteintes de l'alcool ? Interrogez les aliénistes, et ils vous diront que les trois quarts de leurs patients sont des victimes de l'intempérance. Combien de belles intelligences—nous les avons toutes connues—sont allées se noyer ainsi dans l'alcool.

" C'est de tous nos organes, dit le Dr Lefebvre, celui qui ressent le plus vivement le choc des boissons alcooliques.

" Instrument des manifestations de l'âme pendant le cours de notre vie mortelle, le cerveau vibre au souffle de ses pen-

sées et de ses émotions. Comme un clavier docile, il les traduit fidèlement quand il est intact. Mais comme il est pétri de matière, il obéit aussi à des excitations parties de la matière.

" L'homme a trouvé dans certaines substances, et spécialement dans l'alcool, le secret vraiment redoutable de tendre à son gré les ressorts de cet organe. Or voici où commence un mystère insondable et terrible.

" Lorsque l'alcool a jeté le désordre dans ce merveilleux instrument de l'âme, l'âme elle-même est comme affolée : elle perd non seulement le gouvernement du corps, mais le gouvernement d'elle-même.

" Si l'abus se prolonge, la cellule nerveuse se détruit par l'un des procédés pathologiques que nous avons indiqués. L'alcoolisé arrive successivement à la paralysie du mouvement et de la sensibilité et à la démence qui est le silence de l'âme dans un organisme en ruine"......

Est-il besoin de multiplier les autorités pour démontrer les ravages qu'exerce l'alcool dans l'organisme humain ?

L'ivrogne est un malade.

Ce qui précède démontre à l'évidence que l'ivrogne est un malade. Or, un malade, on le soigne.

Cette maladie est maintenant classée, et grâce à des recherches patientes, on possède le remède à ce mal. Cette vérité est reconnue par les meilleurs esprits, par des membres du clergé, par l'expérience et la brutalité des faits. Nous croyons être en état de le démontrer.

A moins d'un miracle de la Providence, et le plus grand des miracles, l'ivrogne mourra dans son péché, c'est-à-dire des suites de ses excès. Quand nous disons ivrogne, nous parlons de celui qui est alcoolisé à tel point, qu'il ne peut

plus se contrôler. Et pourquoi en est-il ainsi ? Les citations qui précèdent l'ont démontré. Il vient un temps—et ce temps ne prends pas un grand nombre d'années—où l'organisme n'a plus la force voulue pour conduire la *bête*, que l'on nous passe l'expression qui rend notre pensée. Le corps étant ainsi bien malade, l'intelligence plus ou moins atrophiée, l'énergie disparue, comment voulez-vous que cet homme puisse vouloir. Il sent lui-même son incapacité ; il ne dit plus *je veux*, mais *je voudrais bien*. Certaines individualités, exceptionnellement douées, servies par certaines circonstances, parviendront à s'abstenir de liqueurs pendant quelque temps, quelques mois ; mais le goût de l'alcool reste à l'état latent et l'ivrogne retournera bientôt à sa mauvaise habitude, tant le proverbe est vrai : *Qui bibus, bibet, qui a bu, boira !*

Vous me direz : si votre ivrogne était assez chrétien pour recourir au moyen religieux. Sans doute, Dieu est tout puissant, tout miséricordieux, et il faut le prier. Il est capable de faire un miracle à votre endroit ; mais le *fera-t-il* ? Est-il obligé de le faire ? S'il veut que vous preniez les moyens humains qu'il a mis à votre disposition, n'en a-t-il pas le droit ? Et vous, ivrogne, qui désirez vous corriger, n'est-ce pas votre devoir de vous en servir ?

Nous ne disons pas ici des choses nouvelles, et de saints prêtres l'on dit avant nous. Le R. P. Debognie, de sainte mémoire, alors qu'il était supérieur de Sainte-Anne de Beaupré, disait à l'auteur même de ces lignes : " Je n'hésite pas à dire que le miracle le plus rare qui se fasse à notre sanctuaire, si même il y en a, c'est la conversion d'un ivrogne."

Le R. P. Hamond, connu de tout le pays, on pourrait dire, s'écriait dans un sermon à la Basilique de Québec, sermon resté célèbre : " Si vous voulez vous corriger de l'ivrognerie, faites-vous soigner d'abord et ensuite, venez au confessionnal." Ce ne sont peut-être pas absolument les paroles textuelles de l'éloquent père ; mais nous donnons certainement le sens exact.

Et dans sa brochure sur l'ivrognerie, à laquelle nous avons

emprunté certaines citations, comme nous le disons ailleurs, n'a-t-il pas écrit en parlant du rôle du prêtre : " Dans certains cas, il faut recourir au médecin avant d'aller au prêtre."

Nous irons plus loin, et nous basant sur l'opinion de tous les spécialistes, nous dirons que dans tous les cas, il faut d'abord recourir au médecin, mais au *médecin spécialiste.* Car que peut-on attendre de résolutions prises par un alcoolisé.

L'ivrogne est-il guérissable ?

L'expérience est faite et il est maintenant prouvé qu'un ivrogne peut devenir un homme sobre. Il est à notre connaissance personnelle plusieurs cas concluants sous ce rapport. Nous connaissons un citoyen près de Québec, occupant une haute position sociale, qui en était rendu à coucher toutes les semaines au poste de police. Il a subi un traitement et depuis lors, il n'a pas pris un seul verre de boisson, et il y a sept ans de cela.

Dans la brochure dont nous parlions tout à l'heure, le R. P. Hamond dit un mot des *sanatoriums* où l'on traite les alcoolisés. Il croit à leur efficacité et il rapporte les paroles du directeur spirituel d'une de ces institutions. A la question du révérend père à ce directeur : pour combien de temps répondez-vous de la guérison ? celui-ci répond : six mois.

Evidemment il n'y a pas ici guérison de l'ivrognerie. Ce malade a été se refaire, voilà tout. On lui a remis l'estomac à un état plus ou moins normal, suivant que le désastre des organes était plus ou moins complet. En un mot, pour nous servir de l'expression populaire, c'est un ivrogne *qui est allé se remettre d'une brosse.* Mais il y a loin de là à un traitement suivi, une véritable cure de l'alcoolisme.

De pareils établissements existent donc ? Certainement ; nous en possédons un à Québec : celui de Belmont Retreat,

sous la direction du Dr J.-M. Mackay, un spécialiste de 18 années d'expérience. Nous savons le fonctionnement de Belmont Retreat et nous connaissons personnellement plusieurs guérisons—nous en citions une toute à l'heure—guérisons vraiment étonnantes. Les archives de cet établissement renferment des attestations tellement autorisées, qu'à moins de nier la lumière du soleil en plein midi, il faut s'incliner et croire à l'efficacité infaillible du traitement du Dr Mackay.

Belmont Retreat était autrefois une institution protestante, fondée en 1864 sous la direction de M. Wakeham. Le Dr Mackay en a fait une institution catholique, ayant son chapelain. Inutile de dire que les protestants y ont accès et sont traités sur un pied d'égalité.

Le traitement en soi est facile à suivre, si facile même, que le patient peut le suivre à domicile, tout en vaquant à ses affaires. Mais il y a une condition, et celle-ci est absolue : le patient doit s'abstenir de toutes liqueurs fortes pendant la cure, et à plus forte raison après. Car à quoi servirait le traitement, si l'on s'exposait à retomber dans les mêmes désordres. Ces assertions peuvent paraître puériles à un certain nombre de lecteurs. Ils se diront sans doute : comment ! voilà un homme qui a été esclave de sa passion, qui a vu son avenir, sa réputation, ses biens, se dérober sous ses pieds. Il a été le plus malheureux des esclaves, il l'admettait lui-même, et il irait bénévolement, sans nécessité, sans y être attirés par une force invincible se jeter dans le gouffre ! Eh ! bien, il y a des esprits tellement faits, si bizarres, que la chose arrive, soit par entraînement, par légèreté, qu'en savons-nous ! Alors tout est à recommencer. Le Dr. MacKay demandait à un de ses patients qu'il soignait de nouveau et qui a persévéré cette fois-ci : " Mon ami, par quelle aberration avez-vous pu vous décider à prendre un verre de boisson, après surtout la triste expérience que vous aviez ? " " Que voulez-vous ! répondit-il, *c'était pour voir comment cela ferait.* " (textuel.)

Le Dr. MacKay affirme qu'aucun cas—à moins que le sujet ne soit totalement miné de corps—qu'aucun cas, disions-nous,

n'est incurable, si le patient veut suivre ses prescriptions et quand il sera guéri ne plus s'exposer à retomber. Car, ne l'oublions pas, l'ivrogne guérit n'a plus de goût, plus d'envie de boire. Il est absolument dans la position d'un homme qui n'y a jamais goûté.

Personnellement, nous croyons à l'efficacité de la cure promise à tout ivrogne par le Dr Mackay ; mais personne n'est obligé d'y croire. Une réflexion cependant, et celle-ci s'adresse surtout aux ivrognes et aux personnes qui ont de leurs parents adonnés à l'intempérance. La chose ne vaut-elle pas la pei[illegible] être essayée ? C'est ce que se disait un de nos amis ; il [illegible] essayé et il s'en trouve bien aujourd'hui.

Un grand obstacle se dresse en face de nous [illegible]ndant pour donner aux lignes qui précèdent un sens pratique. [illegible]st ce dont nous allons nous occuper.

Le rôle de l'Etat.

Nous lisions, il y a quelques mois, dans un journal [illegible] cette ville :

UN AVANTAGE POUR LES IVROGNES.

" Les ivrognes, habitués fréquents de la cour du Recorder, auront à l'avenir l'avantage de se réformer, s'ils ont le bon esprit de le faire, sans être envoyés à la prison ou sans amende. C'est ce qui a été décidé entre l'Hon. H. Archambault, Procureur-Général, le recorder Déry, de cette ville, et les recorders Weir et Poirier, de Montréal, à une réunion qui a eu lieu en cette ville, cette semaine. Il a été décidé de mettre le système à l'essai, la dépense étant à la charge du gouvernement Provincial. Voici en quoi consiste ce système : tout délinquant comparaissant devant la cour sous

l'accusation d'ivresse, aura à choisir entre une condamnation ou le consentement de suivre un traitement pouvant amener sa guérison. Un officier sera nommé pour surveiller le traitement. Le patient pourra suivre la cure à l'ouvrage, la sentence étant suspendue. Ce système est mis en pratique avec succès aux Etats-Unis sous une autre forme."

La question avait déjà été agitée, il y a quelque deux ou trois ans, à Montréal, par le recorder Weir lui-même, et dans le temps, si notre mémoire est fidèle, *La Presse* en a parlé.

Le projet a été mis à exécution et a donné des résultats merveilleux. Ainsi, à Montréal, par exemple, le Dr MacKay a traité du mois de mars au mois de juin environ 150 personnes. Or, un seul cas n'a pas réussi, nous apprennent les journaux de Montréal, le patient ayant négligé de prendre tous ses remèdes. A l'Hôtel de Ville, à Québec, où les malades se procurent les remèdes nécessaires au bureau même du Dr MacKay, on nous a confirmé ces renseignements.

Voilà certainement un grand pas dans la bonne voie et un gouvernement qui se laisse guider par de tels sentiments, se donne un brevet d'intelligence, d'idées progressives, et se fait honneur à lui-même.

C'est un grand pas dans la bonne voie, disions-nous ; mais ce n'est pas tout, il reste encore quelque chose à faire, même dès maintenant dans ce sens.

Quand nous parlons de traitement de l'alcoolisme, est-il besoin d'ajouter que nous ne comprenons que celui qui est suivi sous la direction d'un spécialiste qui a fait ses preuves. Nous n'avons aucune confiance dans l'efficacité de toutes ces médecines *à secret* dont nous lisons les annonces tous les jours dans les journaux, en dépit des certificats qui les accompagnent, certificats de personnes qui me sont parfaitement inconnues ; on sait bien que je n'irai pas m'informer auprès d'elles de la véracité des faits qui y sont racontés. La façon dont on les présente est du reste absolument ridicule et prouve son charlatanisme à sa face même. Ainsi, voilà deux sortes de médecine : Le No 1 qui se donne à celui qui

veut bien se guérir, et la médecine No 2, pour celui qui ne veut pas abandonner la boisson. Il sera bien attrapé, le bonhomme ; on lui donnera la médecine à son insu dans son café, sa boisson, et crac ! un bon matin il se réveillera totalement guéri. Il aura continué son régime ordinaire, absorbé pendant son traitement dix, douze, vingt verres d'alcool tous les jours, ça ne fait rien, le No 2 a de l'audace et de la poigne, il saura bien vous terrasser son sujet : guéri, guéri, envers et contre tous. A quel homme sérieux fera-t-on avaler pareille couleuvre ?

Du reste qu'on me montre donc un cas de véritable guérison par ce moyen, un seul témoignage sérieux.

Il en est tout autrement du traitement que nous préconisons. Les témoignages dont le nom fait autorité ne manquent pas et nous en donnerons quelques-uns.

Nous demandons pardon au lecteur de cette digression ; nous revenons au vif de la question.

Il est entendu que les habitués des cours de recorder seront soignés gratuitement. Nous y applaudissons sincèrement, du fond du cœur. On avouera, avec nous, que le plus souvent ce ne sont pas les sujets les plus intéressants parmi la classe des buveurs. Mais alors que faites-vous des autres buveurs, chefs de pauvres familles très honnêtes, très dignes de pitié le plus souvent : Il en est un grand nombre parmi ceux-là qui seraient bien disposés, prêts à prendre tous les moyens possibles pour se corriger. Ils seront donc pour jamais voués à leur triste sort ?

Par le fait même que ce traitement exige les soins d'un spécialiste, il est assez dispendieux. Sans doute il est de ces traitements plus faciles les uns que les autres. En ce sens, nous signalerons celui du Dr MacKay qui ne nécessite pas absolument un séjour dans un hospice, pourvu toutefois que le patient soit sincère, bien disposé et qu'il se conforme religieusement aux prescriptions ordonnées. Même dans ce cas, il est encore relativement dispendieux. On ne peut pas exiger d'un particulier, qu'il sacrifie son temps, son argent au service de l'humanité au détriment de sa famille.

Mais ce que ne peut faire un particulier, l'Etat peut et doit le faire. On fonde des hôpitaux pour le traitement des maladies contagieuses; on y attache des dispensaires où les malades pauvres sont traités gratuitement et l'Etat les subventionne généreusement. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour les ivrognes? Qu'on vienne en aide aux sénatoriums pourvu qu'ils aient fait leurs preuves et qu'ils donnent un personnel de spécialistes compétents.

Il y a là un problème humanitaire à résoudre qui devra frapper, intéresser le législateur intelligent.

Pense-t-on qu'il en coûterait beaucoup à l'Etat. Certainement non et il serait facile de le démontrer.

Du reste en coûta-t-il des sommes considérables, nous affirmons que le trésor ne saurait y perdre. Car, après tout il ne s'agit pas ici seulement de guérir un corps malade; mais il y a une âme à sauver, un membre utile à rendre à la société; prévenir le crime en moralisant le peuple. Tout le monde est d'accord là-dessus, parce que, comme le disait si éloquemment Mgr Emard, dans sa lettre pastorale, paroles que nous avons pris pour devise:

" La grande pourvoyeuse des asiles, des prisons, des bagnes et de l'échafaud lui-même, c'est par-dessus tout la boisson, l'intempérance! "

" Prévenir, c'est guérir "! dit un vieux proverbe de médecine. S'il y a moins de crime, l'administration de la justice criminelle coûtera moins et la différence compensera amplement les dépenses encourues pour la diffusion d'un nouveau courant moralisateur dans le pays. Il y aura de plus les bénédictions des familles sauvées du malheur.

Nous le répétons, un gouvernement qui se rendrait comptable d'un tel bienfait, laisserait une belle page dans l'histoire et porterait son nom au temple de mémoire.

Belmont Retreat.

Cette institution, qui comprend deux grands corps de logis, est situé dans le lieu le plus enchanteur, à quelques deux milles de Québec, sur le chemin de Ste-Foye, au milieu d'une jolie forêt en miniature, entourée de pelouses et de jardins en fleurs. La bâtisse est pourvue de toutes les améliorations modernes. Les salles sont confortables et spacieuses, y compris salons, chambres de lecture et de billard, etc. Un chapelain y dit la messe le dimanche et le Saint-Sacrement y demeure en permanence.

Le personnel est courtois, empressé et dévoué aux malades. Quant au service médical, il suffit de dire qu'un passé de vingt années est le meilleur certificat que l'institution peut présenter.

Le traitement pouvant se suivre à domicile, la distance n'est donc pas un obstacle et l'on peut s'adresser par lettre au Dr. J.-M. MacKay, à Belmont, Québec. Le propriétaire est très accommodant et sa longue pratique lui a appris à compatir au malheur de l'humanité. Il suffit donc de s'adresser à lui en toute confiance et l'on est sûr d'avance qu'il se fera un devoir de mettre son traitement à la portée de toutes les bourses.

Adresse : Dr. J.-M. MacKay,
Belmont Retreat,
Chemin Ste-Foye.

Référence : Révd. Frs Pelletier,
Séminaire de Québec.

Nous pourrions publier ici un volume de certificats et de lettres très curieuses ; nous nous contentons de quelques témoignages de personnes dont nous avons été personnellement témoins de la guérison :

Cher Docteur Mackay,

" Vous vous rappelez, sans doute, ce que vous me disiez, il y a bientôt trois ans, quand vous preniez mon mari sous vos soins intelligents. J'émettais des doutes sur l'efficacité de votre spécifique contre la boisson et je puis bien le dire aujourd'hui : au fond, je n'avais pas la foi. " Votre position est atroce, me disiez-vous, vous n'avez rien à y perdre, suppliez votre mari de suivre le traitement et un jour vous le bénirez, ce traitement !......

" En honnête femme, je reconnais aujourd'hui que vous aviez raison, et ma famille et moi, mon mari tout le premier, nous bénissons le ciel de vous avoir dirigé vers nous, il y a trois ans. Ce foyer qui n'était qu'un enfer, est maintenant paisible et chrétien ; ce mari sans tendresse, ce père sans entrailles qui voyait d'un œil stoïque souffrir sa femme et ses enfants, est maintenant l'exemple du canton, le modèle des époux et le plus tendre des pères.

" La prospérité renait chez nous et comme je suis une bonne ménagère, j'ai fait le calcul de ce que nous avons économisé seulement sur l'article de la boisson. En retranchant vos honoraires, il me reste encore une différence de près de $400 en notre faveur, et je mets les choses au bas mot. C'est-à-dire que depuis que mon mari ne prend plus de boisson, nous sommes riches de ce montant en plus. C'est donc un excellent marché que mon mari a fait avec vous, même au point de vue des affaires. Je ne puis m'expliquer que des personnes adonnées à la boisson et qui savent que vous êtes là pour les guérir hésitent à s'adresser à vous, étant donné surtout votre générosité en affaire et votre dévouement philanthropique.

" Je n'ai pas voulu vous écrire avant d'avoir vu mon mari subir un temps d'épreuve suffisamment long, et aujourd'hui que j'ai foi en sa guérison complète, je me fais un devoir de

vous exprimer ma reconnaissance en vous permettant de faire de ma lettre l'usage que vous jugerez à propos."

Daignez me croire,

Mme E. R.

" Québec, 18 juillet 1904.

" Je tiens une buvette ici même, à Québec, depuis plusieurs ann s. Je faisais un usage immodéré de boissons alcooliques. Grâce à ma forte constitution, je résistai assez longtemps à un tel régime ; mais vint un jour où je constatai que j'étais réellement un ivrogne invétéré, ma santé s'en alla et j'en vins au dernier degré de l'abjection. Un jour j'eus un accès de *delirium tremens* si violent, que l'on craignit pour ma vie.

" Des amis bien inspirées me forcèrent en quelque sorte à suivre le traitement du Dr. J.-M. MacKay et j'eus le bon esprit de m'y conformer à la lettre. Bientôt l'envie de boire disparut, la santé revint et par suite le bonheur. Je continue mon même ge..e de commerce, ce qui ne m'empêche pas de me maintenir dans la sobriété. Il y a plus d'un an que j suis guéri et je compte bien rester dans le même état toute ma vie.

" Un qui croit à l'infaillibilité du spécifique du Dr J.-M. MacKay.

" Les faits relatés ci-dessus sont à ma connaissance personnelle et j'en atteste la parfaite exactitude.

" P.-J. Coté,

" Marchand et ex-échevin."

Je me fais un devoir—et un devoir de charité—de faire connaître les faits suivants :

" J'occupe depuis un grand nombre d'années une position publique très importante. Au début, je faisais usage de boissons alcooliques dans une mesure relativement modérée, étant donnée ma forte constitution physique. Mais vint un moment où grâce à mes abus, la boisson exerça ses ravages ordinaires. Dire c.. que je devins, c'est raconter l'histoire de tous les ivrognes : embarras dans mes affaires, négligence dans les devoirs de ma position, perte du respect de moi-même, les larmes prodiguées dans ma famille. Bref, je devins un dévoyé complet, roulant dans le ruisseau, et l'expression n'est pas exagérée.

" Un jour, le ciel, touché par les prières de ma chère femme et de mes petits enfants, me faisant rencontrer sur ma route le Dr J.-M. Mackay, m'inspira la bonne pensée de lui parler de ma triste position. Il m'engagea à suivre son traitement, me faisant remarquer que si son spécifique ne me guérissait pas, il ne me ferait aucun mal et que dans tous les cas, puisque je comprenais l'horreur d'une telle vie, il était au moins raisonnable d'essayer par tous les moyens d'en changer.

" Je suivis scrupuleusement ses ordonnances et je n'ai depuis goûté à un seul verre de boisson. Il y a plusieurs années de cela, tous les jours je bénis le ciel et le Dr Mackay de m'avoir guéri et j'espère vivre encore bien des années dans la tempérance totale, faisant honneur aux miens et à moi-même. Mon expérience me donne droit de conseiller charitablement aux personnes qui sont adonnées à la boisson de suivre mon exemple et de confier leur sort au Dr Mackay, qui les guérira certainement, c'est chez moi comme chez un grand nombre d'autres qui ont suivi son traitement, une conviction absolue.

" En conséquence, je permets par la présente au Dr Mackay de donner mon nom aux personnes désireuses de se faire guérir."

Montréal, 20 juillet 1904.

" Je, soussigné, déclare publiquement que mon mari a été parfaitement guéri de l'abus des liqueurs, par l'usage du spécifique du Dr MacKay, que je me suis procuré à l'Hôtel-de-Ville de Montréal."

Signé : Mme J. Charest,
325, rue Létourneau, Maisonneuve,
Montréal.

A méditer.

Sous ce titre, *Le Soleil*, du 21 Novembre dernier, publiait le remarquable article suivant :

" Ceux qui ont charge des âmes s'alarment des progrès que fait l'ivrognerie depuis quelque temps et redoublent d'efforts pour enrayer le mal, et nous croyons que tout citoyen digne de ce nom doit se faire un devoir de prêter son concours à une telle œuvre. Malheureusement, on oublie trop, dans certain quartier, une considération importante, un fait majeur qu'il est impossible d'ignorer, si l'on veut arriver à un résultat pratique : c'est que l'ivrogne d'habitude est un malade, physiquement parlant, qu'il faut soigner pour le guérir. Nous croyons que ce fait a même été démontré dans les colonnes de ce journal ; dans tous les cas nous aurons l'occasion probablement d'en parler en temps et lieu.

" Du reste, le fait est reconnu : l'envie invétérée de boire est une maladie reconnue, classée par la science qui lui a même donné un nom et qu'on appelle la dipsomanie.

" Malheureusement, pendant bien longtemps, c'est tout ce que la science a été capable de faire, comme pour bien d'autres maladies du reste, notamment le " coryza " vulgo, le rhume de cerveau.

"Depuis quelques années, par bonheur, il n'en est plus ainsi; l'ivrogne—de "bonne volonté", qui "veut" réellement se soigner—est guéri et guéri facilement. Grâce à un spécifique qui a fait ses preuves et dont le Dr Mackay, de Belmont Retreat, a le secret, l'ivrogne le plus invétéré peut devenir un buveur d'eau.

" Il ne s'agit pas ici d'affirmation en l'air, de charlatanisme: des personnes de la plus haute respectabilité et des membres éminents du clergé ont été témoins de guérisons vraiment merveilleuses et sont prêts à l'affirmer. Ces personnes et ces membres du clergé pourraient également déclarer, que le Dr MacKay, depuis dix-sept ans, se fait un réel apostolat, un véritable devoir de combattre, avec un dévouement qui mérite d'être secondé, le fléau de l'ivrognerie.

" Un personnage qui s'intéresse à la question, nous faisait la remarque suivante: Le spécifique que vous prônez et à l'efficacité duquel je veux bien croire, n'est pourtant pas infaillible. Ainsi, on voit tous les jours des personnes qui ont été traitées à Belmont Retreat et qui n'en continuent pas moins à boire, quitte à y retourner deux ou trois mois plus tard.

" La réponse est facile et s'expliquera d'elle-même, dès que l'on connaîtra les renseignements suivants que nous avons puisés à source certaine et authentique.

" Un individu qui boit avec excès depuis un certain temps s'en va chez le Dr MacKay pour se "désenivrer", pour ne pas employer l'expression dont on se sert vulgairement en pareil cas. Le brave docteur lui remet l'estomac, chasse le délire, calme les nerfs et l'individu, en pleine "relevailles" de "brosse"—que l'on nous pardonne le mot—s'en va heureux et content, prêt à recommencer et certainement il recommencera infailliblement, n'en doutez pas.

" Ceci n'est pas un traitement; mais une simple guérison passagère des organes affectées par la boisson et l'envie de boire reste la même.

" Autre chose est de suivre le vrai traitement pour se guérir de l'ivrognerie. Il faut un travail sérieux, fidèle

observance des prescriptions, abstinence totale des liqueurs, etc.

" Nous croyons fermement dans l'efficacité du traitement du Dr MacKay, et notre croyance est fondée sur des faits dont nous avons été l'heureux témoin. Hier encore, nous avions l'avantage de causer avec une personne qui occupe une très haute position dans une petite ville qui n'est pas à cent lieues de Québec, précisément du sujet qui nous occupe en ce moment, et il nous disait—comme il le déclare à qui veut l'entendre : " Moi-même j'ai été l'heureux client de ce charmant Dr MacKay. J'en étais rendu à coucher certains soirs au poste de police. J'ai suivi chez moi le traitement du Dr. MacKay, mais à la lettre, par exemple, avec toute la bonne volonté possible. Depuis lors je n'ai pas pris un verre de boisson et je compte bien n'en jamais goûter.

"—Et cela depuis quand ?

"—Depuis sept ans ! !

" Nous serions incapable de trouver un mot de la fin plus éloquent."

De *La Patrie*, de Montréal :

" Cherchez la femme ! est un axiome que l'on invoque dans la recherche de tous les crimes qui se commettent. On pourrait dire avec tout autant de raison : retranchez l'ivresse et vous diminuerez [illegible] le fait même le large calendrier des crimes et des délits.

" Nos tribunaux de police sont encombrés tous les jours de pauvres individus ramassés dans le ruisseau ; les mères de familles assaillent les juges, les chefs de police, pour se plaindre que le mari boit tout ce qu'il gagne et qu'il refuse de subvenir à sa subsistance et à celle de ses pauvres petits enfants. Et si nous montons dans la haute classe, chez les riches, si la famille ne souffre pas du nécessaire, combien de pauvres femmes qui passent les nuits dans des transes mortelles,

sachant bien que leur mari arrivera ivre, hagard, le blasphème à la bouche, quand il n'ira pas même jusqu'à frapper. Ces misères cachées sont plus fréquentes qu'on ne le croit généralement.

" Bref, tout le monde se plaint que l'ivrognerie prend tous les jours de nouvelles proportions, tout le monde déplore ses ravages et personne ne cherche à enrayer le mal. Sans doute les pasteurs des âmes combattent le fléau avec un dévouement admirable ; mais peuvent-ils guérir les gens souvent malgré eux !

" Aide-toi, le Ciel t'aidera ! Il est reconnu, avéré, prouvé, aujourd'hui, que l'ivrogne d'habitude est un malade, physiquement parlant ; il est également démontré—et la preuve en a été donnée même dans les colonnes de ce journal,—que l'ivrogne peut se guérir, et se guérir relativement avec facilité pourvu qu'il fasse preuve de bonne volonté, qu'il veuille réellement ne plus boire. Nous nous demandons par quelle aberration les ivrognes,—et au besoin la famille,—ne prennent pas les moyens nécessaires pour se corriger ? Pourquoi ne pas recourir au médecin spécialiste ; pourquoi ne pas essayer au moins ? Le simple bon sens suffirait, il nous semble, pour engager les malheureux esclaves de l'ivrognerie à se faire soigner ; la religion leur en fait un devoir : " Aide-toi, le Ciel t'aidera !... "

La Presse, L'Evénement et plusieurs autres grands journaux, tant français qu'anglais, ont aussi publié plusieurs articles dans le même sens.
